

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barthélémy MICHELET

José-Maria de Heredia.
Un grand poète et son critique (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 73-83

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

José-Maria de Heredia

UN GRAND POÈTE ET SON CRITIQUE

(Suite)

Les *Trophées* sont, de plus, un vrai poème épique. Les sonnets, qui les composent à peu près uniquement, se rangent en plusieurs groupes : *La Grèce et la Sicile, Rome et les Barbares, Moyen-Age et Renaissance, Orient et Tropiques, la Nature et le Rêve*. Ils constituent ainsi une sorte de *Légende des siècles* où l'auteur, comme on peut le voir par la seule inspection des titres génériques, prend l'humanité aux âges primitifs, pour la suivre pas à pas dans toutes ses étapes, — les antiques civilisations, le Moyen-Age chrétien, la Renaissance et les temps actuels, — donnant de chacune une synthèse puissante et fidèle. Tout dans ces sonnets est rigoureusement historique, et l'on est frappé quand on songe au prodigieux effort de concentration qu'ils ont dû nécessiter : une époque dans quatorze vers !... Quelqu'un a même dit qu'il y avait plus de choses dans un sonnet de Heredia que dans un volume de Maspero. On comprend, dès lors, que les mots, chez lui, aient une force particulière et qu'il use toujours du terme scientifique. Devant mettre tant de choses dans un cadre si restreint, lui aurait-il été possible, nous vous le demandons, de les exprimer par des périphrases ? Cela explique pourquoi tant de gens, ne connaissant pas l'histoire, ne le comprennent pas. Mais à qui la faute ?

Les vers de Heredia sont scrupuleusement conformes à l'histoire, mais ils ne sont pas l'histoire, pas plus qu'ils ne sont la science ou l'érudition, car, chez lui, le savant était un artiste et l'historien un penseur. Oui, en un certain sens,

un penseur, l'austère Brunetière lui-même le reconnaît et le proclame lorsqu'il dit ⁽¹⁾ « qu'une idée ou une philosophie même s'est dégagée » de ces sonnets dans lesquels « l'on croit entendre, selon l'expression de Bossuet, le fracas des empires qui tombent. »

Mais de Heredia n'est pas qu'un puissant évocateur du passé, c'est encore un admirable paysagiste. Il est peintre et les scènes qu'il met sous nos yeux sont vivantes, elles se développent, réelles et expressives, avec des décors d'apothéose. Le Vte de Vogüé, dans le discours prononcé, au nom de l'Académie, sur la tombe du poète, marque bien toute l'intensité de vision et d'adaptation qui est le trait caractéristique des *Trophées*.

« Nul, dit-il, n'a mieux dépeint les terres divines, nul ne les a senties comme lui avec l'âme ressuscitée de leurs anciens habitants. Dans les plaines de l'Attique ou du Latium, à Rome ou à Syracuse, quand le voyageur cherche l'expression définitive de son émotion, ce n'est pas une phrase des auteurs classiques, c'est un vers de Heredia qui vient d'abord sur ses lèvres ; ce vers embrasse tout le paysage, reflète toute la clarté du ciel, épuise l'immensité de la mer. »

La valeur de ces sonnets est si réelle, si incontestable, si universellement reconnue, que l'auteur mérita d'être rangé, pendant sa vie déjà, parmi les *classiques*. Le poète des « *Humbles* » nous en rend le témoignage : « Le mot juste, le mot définitif a été prononcé déjà par plusieurs. L'auteur des *Trophées* a pris place de son vivant parmi les *classiques* français. »⁽²⁾ Et voici que la critique impartiale souscrit toute entière au jugement du confrère et de l'ami. Elle est à peu près unanime à dire que les « *Trophées* sont un des monuments — et peut-être le plus durable — que laissera cette époque. Quelques dizaines de sonnets et un nom de plus

⁽¹⁾ F. Brunetière: *L'Evolution de la poésie lyrique*.

⁽²⁾ F. Coppée : *Le Figaro*, 5 octobre 1905.

s'est inscrit sur la liste des grands poètes français!» (1)

En définitive l'on peut dire que si jamais

Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème
cela n'est vrai que pour ceux des *Trophées*. Là, de Heredia fixe, en effet, « une réalité déjà épurée, déjà affinée, qui a déjà passé par l'esprit, il l'épure encore et l'affine, il réduit tant qu'il peut les rayons pour en composer une quintessence si capiteuse et si grisante, qu'elle exalte jusqu'à l'aigu la sensation du beau. Voilà un réalisme à lui; c'est la réalité esthétique qu'il vise et qu'il crée. En quoi faisant, il ne quitte assurément pas le chemin du Parnasse, mais il y va plus loin qu'aucun de ses compagnons, et il arrive là où se rencontrent, venus de routes diverses, les rares qui sont les grands poètes. » (2)

Et dire qu'on vient ensuite, en un français de Poméranie, appeler cela un « drôle de genre qui permet de faire des rimes sans trop le savoir et sans aucun sens »! Vraiment l'indignation nous prend de voir de prétendus critiques traiter un tel poète d'« entêté dans des formules qui n'ont d'original que leur cocasserie »!!!

Il s'est donc trompé René Doumic, le chroniqueur littéraire attitré de la *Revue des Deux-Mondes*, qui voit dans les *Trophées* « la perfection de l'art », « l'éclat et la précision de l'image »; il s'est trompé François Coppée, qui reconnaît à de Heredia « un goût infaillible et exquis », « la conception héroïque et la magnificence du verbe »; il s'est trompé J. Lemaître, qui salue en lui « l'extrême précision et l'extrême splendeur »; il s'est trompé Brunetière, il s'est trompé Mendès, il se sont tous trompés. Heureusement que quelqu'un reste pour nous apprendre que de Heredia n'est qu'un poète de «quinzième ordre» dont les œuvres « sont au-dessous des rébus d'almanach », un de ces « mirlitons de

(1) G. Hanotaux, historien et ancien ministre.

(2) P. R. *De Heredia, pourquoi il fut un grand poète*, dans les *Etudes des RR. PP. Jésuites*, novembre 1905, p. 389.

lettres » de ces « équilibristes en matière d'adjectifs, incapables d'avoir une idée et une rime qui fasse vibrer l'âme ou étonne l'esprit » !!

Sans doute sa poésie est une poésie savante et l'auteur ne fut jamais vraiment populaire, mais cette gloriole, il ne l'a jamais ambitionnée ; son genre ne le comportait pas. Il eut la sagesse, étant entré dans un sentier bien à lui, dans lequel il pouvait donner sa mesure, il eut la sagesse de n'en pas sortir et de *boire dans son verre*, comme le faisait jadis Musset. Il s'est contenté de faire excellemment ce qu'il voulait faire. Et que peut-on demander de plus d'un poète que d'atteindre la perfection dans le genre qu'il s'est choisi ? Qui a jamais songé à reprocher à Racine de n'avoir pas l'humour et la folle gaîté d'un Molière ? Racine n'en est pas moins grand poète. De même de Heredia « vivra » — c'est l'avis des meilleurs critiques — sans avoir cependant le lyrisme de Lamartine, ni les accents sincères et désespérés de Musset ou la plainte douloureuse du pauvre Lélian. Et encore, ceci, il ne faudrait pas trop l'affirmer, car il y a parfois dans son œuvre une émotion tendre et mélancolique, témoins ces quelques strophes, extraites de *Manchy* :

Sous un nuage frais de claire mousseline
Tous les dimanches au matin,
Tu venais de la ville en manchy de rotin
Par les pampres de la colline.
La cloche de l'église alertement tintait,
Le vent de mer berçait les cannes ;
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait,

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux.
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse
Au pas rythmé de tes Hindoux.

Maintenant dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves !

Qu'elle est touchante la calme sérénité de *La jeune morte* :

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée;
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Un sentiment profond et impressionnant se dégage aussi de l'*Exilée* et du remarquable sonnet où il nous montre, sur sa roche, pensive, la triste *Sabinula*.

Et cette fin d'un sonnet composé sur un *Marbre brisé* :

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre et *Syracuse*
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent.

Nous vous le demandons, la corde sensible ne vibre-t-elle pas en vous à la lecture de ces vers !

On voit donc, par tout ce que nous avons dit, la place que de Heredia occupera dans l'histoire de la littérature française. Cette place sera marquante. L'auteur des *Trophées* restera en tout cas comme le plus parfait représentant de la poésie parnassienne, laquelle n'a rien de commun avec le genre symbolique de Mallarmé. La chose est d'ailleurs si évidente qu'il suffit d'ouvrir un manuel quelconque pour s'en convaincre. On peut les consulter à peu près tous, de l'*Histoire* littéraire de Doumic au *Dictionnaire* Larousse. Tenez, voici l'appréciation de ce dernier (6^{me} vol., p. 691) :

« La poésie parnassienne est surtout pittoresque, ou, mieux encore, analytique et représentative. A cette poésie s'oppose directement' le symbolisme, qui est surtout musical, suggestif, évocatoire. On peut considérer les *Trophées* de

José-Maria de Heredia comme le chef-d'œuvre de l'art parnassien. »

Est-ce précis cela ! Comme les frontières sont ainsi nettement définies ! Affirmer le contraire et brouiller ces données, c'est méconnaître absolument l'histoire littéraire du dernier siècle.

Mais si nous nous inclinons devant les qualités maîtresses de l'œuvre du poète créole, nous en savons aussi reconnaître les défauts. Ainsi, nous ne faisons pas difficulté d'avouer qu'il chantât trop souvent la joie d'être et l'orgueil de la vie, qu'il fut un ivrogne de la rime, qu'il borna parfois son effort aux perfections de la métrique et qu'il fit, chez lui, la part trop grande à la couleur, à l'exotisme, au seul pittoresque.

Quant au crime qu'on lui fait de n'avoir pas fait vibrer davantage la note religieuse, nous ne saurions y souscrire complètement : Les *Trophées* sont, nous l'avons dit, une *Légende des siècles* en petit. Or, en passant aux âges chrétiens, ils n'ont garde de saluer avec respect les scènes évangéliques. Qu'il nous suffise de citer *Epiphanie*, *le Huchier de Nazareth*, *l'Angelus*, *la Rose du Vitrail*, etc.

De plus, de Heredia a chanté l'Orient, « la terre des origines mystérieuses et divines, où partout l'art se mêle à l'histoire », et, irrésistiblement, sa pensée va, comme il le dit lui-même, vers le « pays des Croisades, vers cette autre terre latine, où les Francs ont fait les gestes de Dieu. » ⁽¹⁾ Ses fortes études classiques, il les avait faites avant d'entrer à l'école des Chartes, à Senlis, chez « de bons et savants prêtres » et si, dans son œuvre l'idée chrétienne tient une moindre place que l'antiquité grecque ou latine, du moins il n'a pas blasphémé comme son maître Leconte de Lisle

⁽¹⁾ J.-M. de Heredia : Réponse au discours de réception du marquis de Vogüé à l'Académie française.

dont il ne partagea pas non plus le désolant pessimisme. Et il faut lui en savoir gré par le temps qui court.

Nous ne souscrivons pas d'avantage au reproche — absolument déplacé, celui-là — de n'avoir fait paraître « qu'un tout petit volume de sonnets. » Nous devons faire remarquer que M. de Heredia n'a pas publié que cela ⁽¹⁾. Bibliothécaire de l'Arsenal depuis la mort d'Henri de Bornier, il se livrait encore à de nombreux travaux d'archéologie et d'érudition. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que « la poésie ne se vend pas au mètre comme la cotonnade. »

A ce propos, le chroniqueur littéraire de l'ancien organe de la Fédération catholique romande écrivait déjà, il y a quelque dix ans, ceci: « Pendant que Georges Ohnet et Hector Malot produisent par douzaines leurs romans fades et soporifiques, nous avons vu un pur poète, J.-M. de Heredia, employer sa vie entière à faire quelques sonnets ; et il se trouve que ces sonnets valent à eux seuls la production livree de plusieurs années. C'est la revanche de la qualité sur la quantité. » ⁽²⁾

Mais il y a une accusation plus grave : J.-M. Heredia est « un maître dans le genre obscur et indéchiffrable. » Et le critique cite à l'appui de son assertion un sonnet dont nous allons reprendre la lecture de compagnie. Nous verrons qu'il est, au contraire, très... déchiffrable, pour peu qu'on ait quelques notions de l'histoire, des superstitions et des mœurs romaines — chose toute naturelle, puisqu'il s'agit d'un sonnet historique.

⁽¹⁾ Nous avons, entr'autres, de Heredia:

1° Une traduction de *la véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, par le hardi chroniqueur et capitaine Bernai Dias del Castillo.

2° *La nonne Alférez*, autre traduction de l'espagnol.

3° Une traduction des *Bucoliques d'André Chénier*. (Inachevée.)

4° Des discours, des articles de journaux, etc.

⁽²⁾ Ed. de Hallès: *Villon fin de siècle* (étude sur Verlaine) dans la re-grettée *Quinzaine* de Lausanne, janvier 1896, p. 26.

Ed. de Hallès est le pseudonyme littéraire du baron de Montenach.

Nous sommes au soir de la bataille de Cannes, la victoire des Carthaginois est complète et l'armée romaine en déroute.

Un des Consuls est mort, l'autre fuit vers Linterne
Ou Vénuse.

C'est exact. L'un des consuls, Paul-Emile est resté sur le champ de bataille ; on peut voir dans Tite-Live le poignant récit de sa mort. L'autre, Varron, réussit à s'échapper et il se réfugie à Vénuse ⁽¹⁾, ville située dans les montagnes, sur la route de Tarente à Bénévent. Le massacre fut horrible. Aussi

. . . L'Aufide a reflué, trop plein
De nos cadavres.

Ce n'est pas étonnant, plus de cinquante mille soldats romains sont tombés là ⁽²⁾, sur les bords de l'Aufide, petit fleuve qui baigne la ville de Cannes.

Aussitôt la nouvelle du désastre se répand, elle est immédiatement portée à Rome, où elle produit une consternation générale. La terreur y est d'autant plus grande que de sinistres présages semblent annoncer encore de nouveaux malheurs. Les historiens nous ont conservé le souvenir de quelques-uns : des javelots se sont subitement enflammés dans les mains des soldats ; dans la voie appienne, les statues de la louve et les enseignes militaires en bronze, se sont couvertes d'une sorte de sueur de sang, etc. ⁽³⁾. C'est à ces faits que le poète fait allusion quand il dit :

⁽¹⁾ Consul . . . cum quinquaginta fere equitibus Venusiam per fugit. (Tite-Live, Lib. XXII)

⁽²⁾ Soixante-dix mille, selon quelques historiens. Tite-Live parle d'environ cinquante mille. Vertot dans ses *Révolutions romaines* donne le même chiffre.

⁽³⁾ Augebant metum prodigia ex pluribus simul locis nuntiata: in Sicilia militibus aliquot spicula... arsisse et littora crebris ignibus fulsisse, et scuta duo sanguine sudasse... et Faleriis cœlum findi velut magno hiatu visum quaque posueris ingens lumen effulsisse... et per idem tempus Romæ signum Martis Appia via ac simulacra luporum sudasse, etc. (Tite-Live. id)

. . . La foudre au Capitolin
Tombe, le bronze sue et le ciel rouge est terne.

La foudre tombant au Capitole, cela ne semble-t-il pas annoncer les plus redoutables événements ! Jugez dès lors, de l'effroi général !

En vain le Grand Pontife a fait un lectisterne
Et consulté deux fois l'oracle sibyllin ;

Lectisterne ! pour le coup c'est du décadent ! Et bien non, le terme est propre, adéquat. Le lectisterne (de *lectos sternere*, car le dieu était couché à demi sur l'autel) était un sacrifice solennel offert aux dieux dans les grandes calamités et dans toute circonstance extraordinaire. Il était donc bien à sa place ici ; d'ailleurs l'histoire nous apprend qu'il a réellement été offert ⁽¹⁾

Mais rien n'y fait,

D'un long sanglot, l'aïeul, la veuve et l'orphelin
Emplissent Rome en deuil, que la terreur consterne

D'un moment à l'autre, l'on s'attend à voir les Carthaginois sous les murs de la ville.

Et chaque soir, la foule allait aux aqueducs ;
Plèbe, esclaves, enfants, vieillards caducs
Et tout ce que vomit Subure et l'ergastule ;

Les aqueducs, destinés à amener l'eau nécessaire à la ville, étaient très élevés. Quelqu'un qui les a visités, il y a trois ans, nous assure que leurs ruines s'élèvent encore aujourd'hui en certains endroits, à plus de trente mètres. De là, la vue s'étendait par conséquent fort loin dans la campagne et vers les montagnes de la Sabine. Tout le monde y accourait même les hôtes de Subure, le quartier de la débauche, et de

⁽¹⁾ Decemvirorum monitu decretum est, Jovi primum donum fulmen aureum pondo quinquaginta fieret... donum Junoni Regina in Aventinum ferrent *lectisterniumque* fierent...

Et plus loin : Postremo Decembri jam mense ad aedem saturni Romae immolatum est *lectisterniumque* imperatum (eum lectum senatores straverunt), et convivium publicum ... eum diem festum habere et servare in perpetuum jussus. (Tite-Live, id.).

l'ergastule, celui des prisons d'esclaves. Et ne peint-il pas bien le trouble et le désordre de Rome en ces jours d'épouvante, le fait que, échappés de leurs retraites, s'y précipitaient les prisonniers même et les courtisanes !

Tout anxieux de voir surgir au dos vermeil
Des monts sabins où luit l'œil sanglant du soleil
Le Chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

C'est exact encore. Annibal avait perdu un œil en opérant au nord de l'Etrurie, dans les marais de Fiesole, et il montait un éléphant d'Afrique, le pays des Gétules, ancêtres de nos Kabyles. ⁽¹⁾

Et le poète nous laisse « devant ce tableau du peuple romain terrifié par l'apparition possible du fils d'Amilcar monté sur l'éléphant carthaginois... » ⁽²⁾

Voilà comment un sonnet donné comme conçu en un style hiéroglyphique est une page très classique possédant toute la précision technique de l'histoire avec l'harmonie d'une œuvre d'art. Et ce sonnet étant un de ceux dont l'intelligence paraît la plus difficile, c'est bien le cas de dire : *ab uno disce omnes !*

⁽¹⁾ *Ipse Hannibal, aeger oculis ex verna primum intemperie variante calores frigoraque, elephanto, qui unus superfuerat, quo altius ab aqua extaret, vectus, vigiliis tamen et nocturno humore palustrique cælo gravante caput, et quia medendi nec locus nec tempus erat altero oculo capitur.* (Tite-Live, id.)

Inde per Ligures Apenninum transiit, petens Etruriam. Hoc itinere adeo gravi morbo afficitur oculorum, ut postea nunquam dextero æque bene usus sit. (Cornelius Nepos, c.4)

⁽²⁾ La même scène, saisissante et dramatique, a été peinte par Victor Hugo, avec plus de vigueur peut-être mais en tous cas avec moins de précision. Nous en donnons un extrait pour la comparaison :

« . . . Les deux peuples, personnifiés en deux hommes, Annibal et Scipion, s'étreignent et s'acharnent pour en finir. C'est un duel à outrance, un combat à mort. Rome chancelle, elle pousse le cri d'angoisse : *Hannibal ad portas !* »

Montesquieu, lui, se contente de dire que « la frayeur y fut extrême ».

Mais il est temps de conclure ! Et pour cela nous ne saurions mieux faire que de rapporter simplement les paroles d'un judicieux critique qui s'est montré plutôt sévère pour l'œuvre d'Heredia. Après avoir fait quelques restrictions sur la conception parnassienne de la poésie, il fait, en terminant, ce bel éloge du successeur de Charles de Mazade à l'Académie française :

« On ne saurait trop estimer l'excellence de forme des sonnets de Heredia; ils se distinguent par un mélange unique de sonorité, d'éclat, de force, de précision et d'élégance. Plusieurs de ces joyaux patiemment ciselés dureront autant que notre langue. Tant qu'il se trouvera des amants du pur langage français, Heredia sera lu et goûté. »⁽¹⁾

Voilà qui est définitif, car ce jugement, autant qu'on peut l'augurer, sera à la fois consacré et vérifié par l'histoire.

Qu'on ne se méprenne cependant pas sur le sens de notre réponse. Nous ne nous sommes laissé guider par aucun parti-pris. Seul, l'amour de la vérité nous a poussé: nous n'avons pas voulu qu'un nom connu servit de passe-port à des jugements erronés. Voilà pourquoi nous avons dit.

⁽¹⁾ Louis Nozier: *J.-M. de Heredia*, dans le *Mois littéraire et pittoresque*, janvier 1906.